

Numéro 24

21
Octobre 1921

Abonnements

- Étranger -
1 an : 55 fr.
6 mois : 35 fr.
France
1 an : 45 fr.
6 mois : 25 fr.

Cinéa

UN
franc

3^e Numéro des
Interprètes Français

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Élysée — Téléph. : Élysée 58-84
Londres : A.-F. Rose Représentative, 2, King's place Baker Street

3^e Numéro des
Interprètes Français



MARIE-LOUISE IRIBE

PHOTO JUPITER FILM

qui fut la délicieuse et vivante "Tanit Zerga" dans *L'Atlantide* et que nous venons de voir dans *Les Ailes qui s'ouvrent* de Guy du Fresnay où son talent s'affirme jeune et plein d'avenir. (Films Jupiter. Éditions Films Artistiques)



Le Pont des Soupirs

Grand ciné-roman en 8 époques
d'après l'œuvre célèbre de Michel ZÉVACO

- | | |
|----------------------------|------------------------------|
| Première époque | L'Ombre du Sacorophage. |
| Deuxième époque | Le Guet-Apens. |
| Troisième époque | La Fuite dans la Tempête. |
| Quatrième époque | Le Pacte de la Grotte noire. |
| Cinquième époque | La Fête chez Impéria. |
| Sixième époque | Ce que peut la Haine. |
| Septième époque | Le Calvaire d'une Mère. |
| Huitième époque | Expiation. |

Le Premier film en série à grande figuration
— et importante mise en scène —

Publié par Cinéma Bibliothèque (Édition Tallandier)

Édition **6 Janvier 1922**

PASQUALI FILM
U. C. I.

Exclusivité **GAUMONT**



Les Trois Lys



--- d'après le célèbre roman de ---
M^{me} Lucie DELARUE-MARDRUS

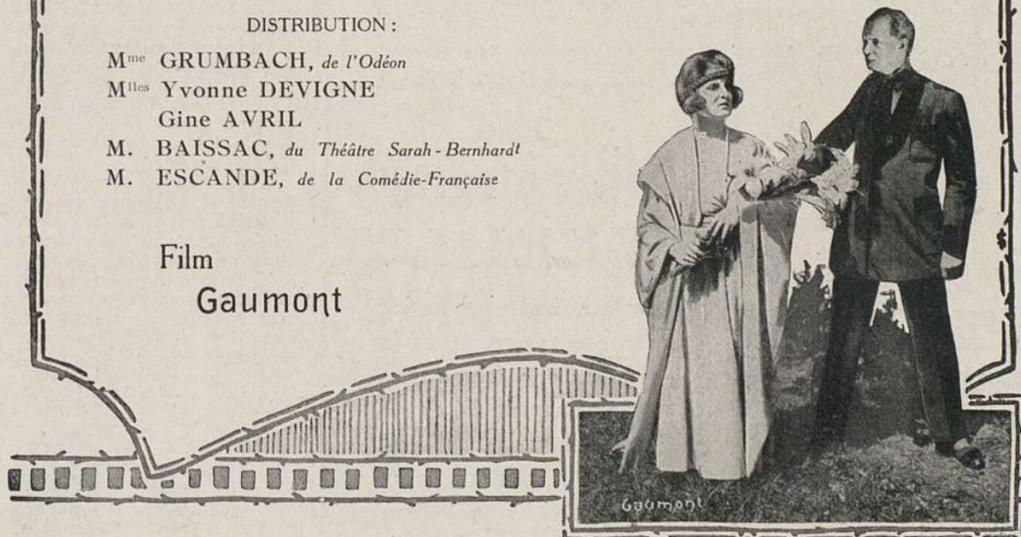
Mise en scène de
M. DESFONTAINES

*Une mise en scène extrêmement soignée a su
créer une ambiance qui met en relief, de façon
saisissante, les caractères des personnages.*

DISTRIBUTION :

- M^{me} GRUMBACH, de l'Odéon
M^{lles} Yvonne DEVIGNE
Gine AVRIL
M. BAISSAC, du Théâtre Sarah-Bernhardt
M. ESCANDE, de la Comédie-Française

Film
Gaumont



Ce Film paraîtra sur les écrans
à partir du **4 NOVEMBRE**

CF 40 PER 283



BONSOIR

Vous dira quels sont les bons soirs du cinéma. Si vous aimez le cinéma, vous aimez

BONSOIR

A partir du 4 Novembre, le film de Charles CHAPLIN, "LE GOSSE" (The Kid) passera en exclusivité dans les établissements suivants :

- Ciné Max Linder, 24, Boulevard Poissonnière.
- Tivoli-Palace, 17, Faubourg du Temple.
- Palais-Rochecouart, 56, Boulevard Rochecouart.
- Demours-Palace, 7, rue Demours.
- Montrouge-Palace, 73, Avenue d'Orléans.
- Voltaire-Palace, Rue de la Roquette.
- Grenelle-Aubert-Palace, 122, Rue du Théâtre.

THÉÂTRE DU COLISÉE

CINÉMA
38, Av. des Champs Élysées, 38
Direction : P. MALLEVILLE
Téléphone : ELYSÉE 29-46

Aux Publications Filma
3, Boulevard des Capucines, 3

va paraître bientôt
LE TOUT CINÉMA
annuaire général illustré du monde cinématographique

ROBES LINGERIE

MARIO FRANCIS
BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Élysées), Paris
Tél.: Élysées 17-36 Métro: Georges V

Neuvième Edition

LA SIRÈNE
A
É D I T É
La Jungle du Cinéma

Neuvième Edition

MM. les Exploitants qui n'ont pas encore envoyé le montant de leur abonnement à Cinéa, voudront bien s'acquitter le plus tôt possible et nous les en remercions.

The Kinematograph WEEKLY

est la meilleure publication anglaise, en vertu de la sûreté de ses informations et de l'impartialité de ses comptes-rendus. Il est aussi le meilleur agent de publicité pour tout ce qui concerne l'industrie cinématographique en Angleterre

The Cinema

hebdomadaire

Le plus important organe de l'industrie cinématographique à travers le monde.

La plus large circulation.

La plus grande influence.

30, Gerrard Street, 30
LONDRES W



EN VENTE PARTOUT : La vie et le roman du fameux humoriste
CHARLOT
Ses aventures, ses débuts pittoresques, ses idées, ses projets, ses films, ses habitudes, ses amis, ses confidences. Un beau volume illustré de nombreuses photos.
Prix 6 fr. Envoi franco contre mandat postal adressé à M. DE BRUNOFF, Éditeur, 32, Rue Louis-le-Grand, Paris

Sur la table de Charlie Chaplin, au Claridge, j'ai vu ce livre vert, coupé et qui est plus, annoté par le grand artiste si magnifiquement portraicturé, si heureusement décrit, si finement analysé par l'auteur de *Fievre* et de *La Fête espagnole*. Louis Delluc présente dans sa biographie de Charlot un Charlot tel qu'il est, tel qu'il s'est vu et tel qu'il se raconte.

L'historien suit son modèle du commencement de sa carrière à l'apogée qu'il vient d'atteindre avec *The Kid*, à moins que ce génie, toujours meilleur, toujours plus haut, ne nous réserve des surprises.

De film en film, derrière Charlot, Louis Delluc nous guide en critique, en admirateur, en remarquable journaliste. Je ne crois pas qu'on ait avec plus de compétence et avec plus de bonheur parlé de la célèbre vedette de l'écran universel.

J. L. C. (Comédia)



cinéma

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 21 au Jeudi 27 Octobre

- 2^e Arrondissement**
Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Robby est encombrant. — La course au sac. — Parisiana-Journal. — Les quatre diables. — Les avatars de Charlot. — En supplément, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2, excepté dimanches et fêtes : Le roman de Babette.
Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Une chasse aux ours blancs dans l'Océan Glacial. — La maison vide. — Liliane.
Omnia Pathé, 5, boulevard Montmartre. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Un fameux notaire. — Suppléments facultatifs, non passés le dimanche en matinée : Le sept de trèfle, 6^e épisode. — Les passants.
Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — Secrétaire particulière. — Les as de l'écran. — En supplément au programme. — Nick Winter et ses aventures, 10^e et dernier épisode.
- 3^e Arrondissement**
Pathé-Temple. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Un fameux notaire.
Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-38. — Salle du rez-de-chaussée. — Le pendu dépendu. — Liliane. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Salle du premier étage. — La fille de la mer. — Un terrible poltron. — L'Orpheline, 2^e épisode.
Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Reims. — Les trois mousquetaires, premier épisode. — Le signe de Zorro. — Le capitaine grogg parmi les Centaures. — L'Orpheline, 2^e épisode.
- 4^e Arrondissement**
Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Un fameux notaire. — Le scandale de Fatty. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — La maison vide.
- 5^e Arrondissement**
Mésange, 3, rue d'Arras. — Charlot a débauché Fatty. — L'Océan. — L'affaire du train 24, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode.
Chez Nous, 76, rue Montfétard. — Séville pittoresque. — Mademoiselle de la Seiglière. — La boîte, il n'y a que ça. — Le masque rouge, 6^e épisode.
- 6^e Arrondissement**
Cinéma Récamier, 3, rue Récamier. — L'affaire du train 24, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode. — La fille de la Mer. — Les avatars de Charlot.
- 8^e Arrondissement**
Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. — Élysées 39-40. — Le scandale de Fatty. — La maison vide. — Liliane.
- 9^e Arrondissement**
Cinéma Rochecouart, 66, rue de Rochecouart. — Bigorno contre Dago-Red. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Images d'automne. — Les oranges de Maud. — A 14 millions de lieues de la Terre.
Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochecouart. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — Mœurs et coutumes du Congo Belge. — Narcisse shérif. — Quand l'amour veut.
- 10^e Arrondissement**
Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Le pendu dépendu. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants.
Folies-Dramatiques, 40, rue de Bondy. — Gènes et ses environs. — Fatty trouve un emploi. — Le cirque de la mort. — Le testament de Nadia.
- 11^e Arrondissement**
Voltaire-Aubert-Palace, 93, rue de la Roquette. — Nick Winter et ses aventures, 10^e et dernier épisode. — Le journalisme mène à tout. — Un fameux notaire. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.
- 12^e Arrondissement**
Lyon-Palace, rue de Lyon. — Le capitaine Groog parmi les Centaures. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Pour l'humanité. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.
- 13^e Arrondissement**
Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Charlot a débauché Fatty. — Un reportage sensationnel. — L'affaire du train 24, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode.
- 14^e Arrondissement**
Gaité, rue de la Gaité. — Charlot a débauché Fatty. — Un reportage sensationnel. — L'affaire du train 24, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode.
Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — Nick Winter et ses aventures, 10^e et dernier épisode. — Le feu. — Miss Fatty au bain. — Les trois mousquetaires, premier chapitre. — En supplément facultatif : La Russie rouge.
- Grenelle-Aubert-Palace**, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Environs d'Accio. — L'homme inconnu. — Les trois mousquetaires, premier chapitre. — Le pendu dépendu.
- Splendide-Cinéma**, 3, rue Laroche. — Les monuments de Séville. — Cyclone. — A 14 millions de lieues de la Terre. — Miss Fatty au bain.
- 15^e Arrondissement**
Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Charlot a débauché Fatty. — Le feu. — L'affaire du train 24, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode.
Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-43. — Reims. — Liliane. — Les trois mousquetaires, premier épisode. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 2^e épisode.
- 16^e Arrondissement**
Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 21 au lundi 24 octobre. — Sports nautiques. — N'écrivez jamais. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — Betty est revenue. — Pour l'humanité. — Programme du mardi 25 au jeudi 27 octobre. — Fabrication de la faïence. — Les trois mousquetaires, 2^e chapitre. — Un drame sur une planche à chaussures. — Peppina.
Malliot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 21 au lundi 24 octobre. — Fabrication de la faïence. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Un drame sur une planche à chaussures. — Programme du mardi 25 au jeudi 27 octobre. — Sports nautiques. — N'écrivez jamais. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — Betty est revenue. — Pour l'humanité.
Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 13-40. — Les aventures de Sherlock Holmes, premier conte. — L'idole brisée. — Une fleur dans les ruines. — Saturnin ou le bon allumeur.
Théâtre des États-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — La main invisible, 7^e épisode. — L'Orpheline, premier épisode. — Peppina. — Une aventure de Pierre Manin.
- 17^e Arrondissement**
Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Wagram 77-66. — Chasse aux ours blancs dans l'Océan Glacial. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — La maison vide. — Liliane. — Le gosse de Charles Chaplin.
Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Sports d'hiver en Suède. — Le Paradis perdu. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Fanny Lear.
Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Le sept de trèfle, 6^e épisode. — Pour l'humanité. — Le capitaine

- Grogg parmi les Centaures. — L'Orpheline, premier épisode.
- Lutetia-Wagram**, avenue Wagram. — Le pendu dépendu. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Liliane.
- Royal-Wagram**, avenue Wagram. — Flandre française et Flandre belge. — La fugitive. — Un terrible poltron. — L'Orpheline, 2^e épisode.
- Villiers-Cinéma**, 21, rue Legendre. — Les oranges de Maud. — La perle de Broadway. — Peppina.
- 18^e Arrondissement**
Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Une fleur dans les ruines. — Charlot fait une cure. — Dix minutes au music-hall. — L'Orpheline, 2^e épisode.
Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — A 14 millions de lieues de la Terre. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.
Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. — Nord 35-68. — Liliane. — Le terrible poltron. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — L'Orpheline, 2^e épisode.
Palais Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — Nick Winter et ses aventures, 10^e et dernier épisode. — Les passants. — Le pendu dépendu. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.

GAUMONT-PALACE

1, rue Caulaincourt

Une réalisation historique à grande figuration
L'INGÉNU
d'après le célèbre roman de Voltaire
Le grand succès du jour — Film GAUMONT
L'ORPHELINE
2^e épisode : *Le testament de Nadia*
Adapté par F. BOUTET, publié par *Le Journal*
LE PARADIS PERDU
Comédie Parisienne — Série Fantasio

- Le Select**, 8, avenue de Clichy. — Le pendu dépendu. — Un terrible poltron. — Liliane. — L'Orpheline, 2^e épisode.
- 19^e Arrondissement**
Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Ribadouille à la berline. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Un fameux notaire.
Le Capitole, place de la Chapelle. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Liliane. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.
Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — La danse de la mort. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — L'idole brisée. — L'Orpheline, 2^e épisode.
Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Les quatre diables. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.
- 20^e Arrondissement**
Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Fridolin à bon cœur. — Peppina. — Nick Winter et ses aventures, 10^e et dernier épisode. — Les trois mousquetaires, premier épisode.
Banlieue
Olichy. — Bécasson capitaine au long cours. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Un fameux notaire.
Olympia Cinéma de Clichy. — Miss Fatty au bain. — La danse de la mort. — Les quatre diables. — L'Orpheline, 2^e épisode.

De l'Atelier au Studio

Le mal dont souffre le théâtre moderne vient beaucoup moins de l'absence de talent et de bonne volonté que de cet esprit de désordre, de mésestime systématique et de surenchère qui divise notre corporation. Dès qu'on se laisse entraîner dans cette foule remuante, papotante, bigarrée qu'est le monde du théâtre, on est perdu ; la plus forte volonté s'émiette, les meilleurs principes se volatilisent. C'est pourquoi il est prudent, dès qu'on entreprend quelque chose de se tenir à l'écart sur une réserve toute cordiale ; mais prêt à la fermeté et à la défensive.

L'Atelier fondé depuis quelques mois n'est donc pas à proprement parler une affaire théâtrale. Né de la collaboration étroite de quelques apprentis comédiens avec un camarade plus expérimenté qu'eux qui s'est chargé de leur enseigner les premiers principes de l'art du théâtre, l'Atelier doit rester avant tout une école. Nos spectacles ne seront que la mise en pratique de nos études, de nos recherches. On nous prête déjà les intentions les plus saugrenues : on se trompe, nous ne parlerons que lorsque nous aurons quelque chose à dire et alors seulement on pourra nous juger, parler de notre effort, de nos tendances.

Pour l'instant nous mettons en pratique une de nos théories : tout faire par soi-même. Je laisse un instant la scie et la varlope pour prendre la plume. Mes camarades dans la pièce à côté travaillent aux costumes du prochain spectacle ; chacun porte sa part de responsabilité et de souci.

Il y a deux ans quand je remis au grand comédien Firmin Gémier mon premier projet d'école j'y notais déjà ce que je répète aujourd'hui : Le Comédien est le premier artisan du théâtre ; de sa valeur intellectuelle et de sa probité dépend le théâtre de demain. C'était donc à l'esprit autant qu'à la formation professionnelle qu'il fallait s'attaquer. Une école de ce genre nécessitait une longue suite dans l'effort à accomplir, elle exigeait une unité absolue de direction, je ne tardais pas à me rendre compte de la nécessité de la rendre absolument

indépendante de toute organisation théâtrale et je fondai l'Atelier.

Il existe tout de même en dehors du théâtre de boulevard une esthétique moderne. C'est à ce théâtre de demain que nous devons penser sans cesse en éduquant nos acteurs et c'est vers des formes nouvelles d'expressions dramatiques que nous devons orienter nos essais. Il est probable que ces essais auront longtemps



CHARLES DULLIN

le comédien du Théâtre des Arts, du Vieux-Colombier, de la Comédie-Montaigne, qui prit contact avec le cinéma dans *Ames d'Orient*, *L'Homme qui vendit son âme au diable* et *Le Secret de Rosette Lambert*.

encore l'imperfection des tentatives ; mais c'est à ce titre même d'indications qu'elles pourront être significatives et fructueuses.

La réaction contre le mouvement naturaliste s'est manifesté jusqu'à présent surtout dans la mise en scène, dans la présentation scénique et, en effet, ce qui doit rester de ce coup de boutoir qu'a porté André Antoine au vieux théâtre, c'est le rappel de l'acteur à la vérité, à la simplicité. Dépouillée du fatras réaliste l'interprétation de certaines œuvres montées par le grand metteur en scène resterait encore à l'heure actuelle un modèle de vérité, de mesure. Cependant le souci constant de l'imitation de la nature a trop souvent étrié le jeu du comédien :

Il est évident qu'une interprétation comme celle du *Roi Lear* ou de *Jules*

César était loin de Shakespeare ; quelle différence avec l'évocation si prenante de *La nuit des Rois* au Vieux-Colombier. Le jeu naturaliste coupait les ailes au poète et ne pouvant le suivre le tirait à lui de sa poigne solide d'ouvrier. Il a fallu l'arrivée des Russes pour nous rappeler l'importance de la plastique dans le jeu. Beaucoup de français n'avaient rien compris à Sada Yakko et les Thomassin, les Deminque et tous les Italiens n'étaient plus que des fantômes gracieux dans l'imagination de quelques poètes funambulesques.

Le Vieux-Colombier a senti cela dès la première heure. Les conséquences de ce premier pas sont beaucoup plus grandes qu'elles ne le paraissent au premier abord ; la modification de la mise en scène a entraîné la modification du jeu et a rétabli l'acteur dans sa valeur primitive.

Evidemment, si l'on examine les choses d'un peu près l'acteur est toujours resté au premier plan, mais dans son rôle le plus misérable, comme agent commercial, comme vedette ; on va voir un tel dans Racine ou dans Shakespeare.

Dans une interprétation idéale toutes les valeurs doivent se fendre dans un ensemble harmonieux, plus l'acteur se tiendra à sa place, plus il sera près de la perfection.

Le théâtre n'est pas un ensemble de tous les autres arts, il existe en soi, il a sa vie intérieure, ses lois, son rythme. L'acteur n'est pas une tache mouvante mais une réalité. Dès que nous montons sur les planches nous devons nous dire que les théories les plus séduisantes, ne vaudront quelque chose que si elles entrent dans le domaine des réalités, que si nous leur prêtons la vie pour quelques heures ; cela dépend de nous par conséquent, il faut nous entraîner, nous éduquer suffisamment pour répondre aux exigences de l'œuvre à représenter. Il est absurde de demander à des acteurs qui ont joué toute leur vie des pièces réalistes d'entrer d'emblée dans un personnage de Shakespeare, de Racine, de Musset ou de Claudel. Il faut une préparation, un entraînement aussi bien pour l'acteur que

pour le metteur en scène. L'instinct le plus sûr, le génie même, seront impuissants devant une tâche relevant tout simplement de la compréhension littéraire d'une œuvre.

Si nous demandons à nos apprentis comédiens de nous apporter une personnalité, nous nous garderons de la déformer en essayant de la reformer à notre image, c'est là le grand reproche que l'on peut faire à l'enseignement traditionnel qui pousse l'élève à l'imitation.

L'Improvisation que je mets à la base de ma méthode d'enseignement oblige l'élève à se développer sans cesse, en profondeur. En éveillant chez lui le sens de l'observation, en lui apprenant à regarder les choses et les gens, on lui donne le secret de tout créateur ; s'il ne sait pas en profiter c'est qu'il lui manque un don plus précieux qu'une belle voix ou qu'un beau physique et qu'il n'est pas artiste.

L'Improvisation force l'élève à la réflexion à la concentration : elle lui donne le naturel et le laisser aller dans l'expression ; elle force à travailler sur des sentiments et non pas sur des intentions ; elle oblige à s'enfermer dans un caractère ; ses ressources comme méthode éducative sont illimitées ; le même exercice répété en le plaçant dans des milieux différents à des époques différentes, entraîne la modification immédiate du jeu et la démonstration suit aussitôt la théorie.

Pour l'instant nous n'envisageons l'Improvisation que comme un moyen d'entraînement ; mais il est possible que nous arrivions un jour à former de véritables improvisateurs et ce jour là on se rendra compte combien le théâtre gagnerait à ce que l'acteur et l'interprète se fondent dans un même personnage.

Nos expériences nous ont permis à certains moments d'envisager ce que pourraient être de telles réalisations mais nous en sommes loin encore.

Je signale en passant que l'Improvisation serait la véritable école du cinéma, mais il faudrait que l'élève après avoir examiné au point de vue photogénique consentit à travailler un certain temps avant de tourner son premier film. Quelle économie de temps pour le metteur en scène et quelle différence dans l'ensemble d'une interprétation.

CHARLES DULLIN.



EDOUARD DE MAX
dans *Les Trois Mousquetaires* (Rôle du Cardinal de Richelieu)

Les Films d'aujourd'hui

Les Trois Mousquetaires.

Il est des amateurs qui goûtent ces copies truculentes, de Titien par Rubens, de Rubens par Delacroix, dont on sent que l'auteur a cherché non point à calquer l'original, mais à obtenir le même effet en employant ses propres modes d'expression. Je m'imagine que *Les Trois Mousquetaires* de Douglas Fairbanks auront quelque chose de ce genre de copie. Ceux de M. Diamant-Berger suivent trait-à-trait le modèle. Et ainsi, avec un effort louable vers la mise en scène, il a réalisé une œuvre qui manque un peu de rythme, mais non d'intérêt et de pittoresque.

L'interprétation est bonne dans l'ensemble : on peut particulièrement citer MM. Desjardins, de Guingand Baudin, Jacquet, Vallée etc., ainsi que Mme Jeanne Desclos. M. Aimé Simon-

Girard se tire d'un rôle écrasant aussi bien que peut le faire quelqu'un qui n'a ni le type physique, ni le charme, ni le brio de d'Artagnan. M. de Max a interprété le rôle de Mazarin au lieu de celui de Richelieu : ce prélat italien, comique, truculent et gesticulant, ressemble beaucoup plus au second mari d'Anne d'Autriche qu'à son rival politique.

La Terre.

Il y a un rapport, profond, indiscutable entre l'évolution des philosophies et celle des esthétiques. Aux théories sensualistes de Taine correspond exactement l'art de Zola ; l'un et l'autre paraissent étranges et surannés aux yeux des jeunes gens qui ont vu passer Bergson (a qui correspond la littérature dite *de la vie*)



LA TERRE
d'André Antoine, d'après Émile Zola.

CLICHÉ PATHE

et Einstein (ou le *dadaïsme philosophique*).

Découvrant l'art et le théâtre au plus fort de l'influence de Zola, Antoine devait suivre ce courant, et se trouver ainsi amené à ses tentatives, si intéressantes et décevantes, de mise en scène réaliste. Puis le cinéma, survenant, rendait absurde le théâtre réaliste : aucun décor, si ressemblant qu'il soit, ne vaudra jamais la nature même.

Aussitôt, Antoine, infatigable, se consacrait au cinéma. Et, ainsi, apparaissaient des œuvres d'une valeur incontestable, telle que *Mlle de la Seiglière*, même si leur genre de mérite n'était pas exactement celui que le Cinéaste avait cherché à obtenir.

Il semble qu'à nul autre cette esthétique ne pouvait mieux s'appliquer qu'au maître du naturalisme, à Zola lui-même. Et l'on constate avec étonnement que *ce n'est pas cela*, que Zola n'a pas trouvé ce que ses œuvres renferment de vérité par une accumulation de détails photographiés, mais par un effort d'imagination poétique — aussi conventionnel dans son genre que celui de Virgile ou de Victor Hugo. A ce point de vue le dernier film d'Antoine repré-

sente une remarquable critique littéraire.

Il représente aussi, et c'est ce qu'il faut lui demander en première ligne, un beau film, bien vu, bien observé, bien découpé, avec un équilibre et une composition excellents et ne trahissant pas — s'il la transpose — l'œuvre dont il s'inspire.

La douloureuse Comédie.

— Peuh, le Cinéma ! fit le gros monsieur en allumant son cigare...

— Le Cinéma ? Mais il ne faut pas vous illusionner, cher Monsieur, le niveau moyen en est très supérieur à celui du théâtre. (J'entends quelqu'un murmurer : « Ce n'est pas difficile », cela ne veut rien dire; nul n'a l'idée d'envelopper le théâtre dans une uniforme expression de dédain). Allez voir à l'écran *La douloureuse Comédie*, et dites moi si, sur beaucoup de scènes, vous voyez l'équivalent d'un tel film. Regardez comme est évoqué ce vieux parc où évoluent ces pas gracieux et captivants de Napierkowska; combien est vivant ce music-hall marseillais. Ne faites pas trop attention à la naïveté d'un romancier maritime qui conserve des illusions sur la vertu des reines de

dancing, et demandez-vous, finalement si vous trouveriez, dans beaucoup des pièces qu'on joue cette semaine, le charme, la poésie, l'émotion de ce film — qui après tout, à l'écran n'est qu'une œuvre de second ordre...

L'homme inconnu.

Sans réclame, sans que l'on sût même les noms des auteurs ou des interprètes, ce film, qui pouvait écraser le redoutable voisinage du *Gosse*, a fait sensation d'abord à cause du sujet — le dédoublement de la personnalité — qui, tout exceptionnel qu'il soit, présente pour beaucoup d'esprits, un attrait mystérieux (c'est sur cette donnée que Stevenson a écrit son immortel *Dr. Jekyll and Mr. Hyde*, sans parler du volume de nouvelles *The Merry Men* qu'il a consacré aux *altérations* de la personnalité). Puis à cause d'une réalisation presque parfaite, bien équilibrée, bien rythmée (les scènes d'élection sont un morceau de premier ordre) et d'une interprétation très sobre, très contenue, très émue, par des acteurs très peu acteurs, [qui parlent directement au public. Jérôme Patride est excellent dans le rôle de l'homme double et l'on comprend son

hésitation, entre Hélène Serome Eddy dont le type est si intéressant, qui représente si bien une femme vivante, aimante, souffrante, et la délicieuse Jane Novak, dont le geste, lorsqu'elle tend la main vers son mari après l'accouchement, ira au cœur de tous ceux qui ont vu souffrir un être aimé et naître de la souffrance une nouvelle vie. Et, lorsque Langdon Riven s'éloigne pour toujours, j'ai retrouvé — en sens inverse — l'angoisse qu'on éprouve lorsque dans *le silence*, Pierre surgit du fond de l'appartement.

un glaçon qui mérite doublement d'être nommé arctique.

La Danse de la Mort.

Béni soit le scénariste qui, en faisant jouer par Nazimova un rôle de jeune malade qui se traîne à pas lents, l'a empêchée de se laisser aller trop vite aux gestes excessifs, l'a obligée à se contenir, à situer le drame sur son visage si divers, si prodigieusement expressif, et à réserver ainsi tout l'effet du mouvement pour les scènes finales.

L'idée, le postulat du drame est qu'une danseuse, malade et condamnée sous peine de mort à renoncer à son art, se trouve amenée à danser au clair de lune devant les Indous étonnés qu'elle frappe d'une terreur superstitieuse, arrêtant ainsi leur révolte. Selon la logique dramatique et musicale, elle devrait danser jusqu'à en mourir; mais sans doute la *Lanterne Rouge* avait déjà fait couler trop de larmes, et il faut bien tenir compte des sentiments de Madi-

son (Wisconsin). Elle survit donc, se marie à la fin.

A cette histoire s'en entrelacent deux autres — celle d'un Eurasien qui, las d'être honni de la société anglaise, fomente une révolte — celle d'un colonel qui cravache et tue le chien de son fils, puis cravache son fils, lequel l'abat d'un *swing* vigoureux. Tout cela est du remplissage destiné à faire attendre la Danse des danses...

En elle-même cette danse est belle, mais encore une fois les cinéastes devraient s'inspirer davantage de l'esthétique musicale, comprendre qu'il est un temps où les thèmes doivent s'entrecroiser, s'entrechasser un autre où ils doivent se développer, librement, franchement. La danse de Nazimova donnerait un maximum d'effet si la suppression des parenthèses inutiles laissait apparaître la continuité épuisante de l'effort, le halètement croissant de celle qui danse jusqu'à en mourir...

LIONEL LANDRY.



LES TROIS MOUSQUETAIRES
Aramis (De Guingamp) Athos (Henri Rollan) D'Artagnan (Aimé Simon-Girard) Porthos (Martinelli)

CLICHÉ PATHE



MURRAY GOODWIN

jeune artiste américain que les Européens ne connaissent pas encore, mais que New-York a déjà applaudi.

Guidé par son oncle, Natt Goodwin, le grand et regretté comédien américain, il a créé *Old Boy* au Princess, *Clarence* au Hudson, et *Bob* au Park. Murray Goodwin se consacre dorénavant à l'art cinématographique et Guy du Fresnay vient de l'engager pour tourner un des principaux rôles de *Margot*, d'Alfred de Musset.

LE COMMERCE DU CINÉMA

Le cinéma a la chance d'être à la fois un art et une industrie. Le théâtre est d'ailleurs dans le même cas. Il faut que le commerce d'une chose aussi complexe satisfasse à la fois à l'art et à l'industrie. Par exemple, avant la guerre, le théâtre y arrivait à peu près. Actuellement, on néglige le côté art pour ne penser qu'à l'industrie, et le résultat obtenu est quelque chose comme la mort du théâtre français. C'est ce qui arrivera au cinéma français, si l'on persiste dans la mauvaise voie. Et pour avoir cru gagner au moins de l'argent, on fera faillite. Mais ne nommons personne.



Il y a évidemment des films commerciaux pour employer une formule chère aux loueurs et exploitants, c'est-à-dire des films aimablement insignifiants qui enchantent la plupart des exploitants, mais qui commencent à lasser le public.

Si le printemps et l'été dernier ont été désastreux pour les recettes des directeurs de salles, ce n'est pas seulement à cause de la chaleur, du mauvais état de la finance ou des difficultés du traité dit de paix. C'est que leurs programmes semblaient dans une incroyable et monotone gentillesse. Films commerciaux, peut-être, mais les salles se remplissent de nouveau, et cela parce que les films sont plus variés, parce que, à côté du film gracieusement banal, il y a le film inattendu et que le spectateur s'est plu à voir pêle-mêle, *Le Lys de la vie*, *Les quatre diables*, *A travers les rapides*, *Les Proscrits*, avec *Le signe de Zorro*, *L'Atlantide*, *Une Fleur dans les ruines*, *Peppina*, *La Vieille*, *La perle de Broadway*.

Au risque d'être une fois de plus taxé de paradoxe, j'affirme que les films non commerciaux doivent rapporter plus d'argent que les autres. *Le docteur Caligari*, film expres-

sionniste allemand que vous croiriez réservé à une élite ultra-cultivée, est en train de faire une carrière commerciale formidable. Pourquoi? Parce que, au lieu de le montrer comme à regret, on le pousse, on le lance, on souligne sa valeur de phénomène et en quelque sorte de monstre.

Prenons un exemple en France. Vous êtes persuadés que les agréables comédies d'Huguette Duflos sont plus commerciales qu'*El Dorado*. Eh bien, les comédies d'Huguette Duflos ne dépassent jamais un certain rendement, tandis que vous tirerez le maximum d'*El Dorado*, en le présentant comme le film qui ne ressemble à aucun autre. Tout le monde ira le voir. Et ce que je dis du remarquable film de Marcel L'Herbier s'applique à une douzaine d'autres productions dont il semble que les managers aient eu plus de honte que d'orgueil.

C'est la même erreur qui mène à tripatouiller certains films étrangers d'un caractère très original. L'habitude a été prise de les arranger pour le goût français. Folie! Laissez-les intacts, avertissez le public qu'il va assister à quelque chose de curieux, voire d'extravagant, et vous constaterez un extraordinaire mouvement d'intérêt. Je pense à *La Charrette fantôme* ou au *Kid*, qui perdraient beaucoup, quoi que vous en pensiez, à ne pas paraître dans leur intégralité. Etudiez donc la mentalité du spectateur. Il est avide d'inédit. Je me souviens que jadis les films de Gabrielle Robinne faisaient beaucoup d'argent. Cependant quelques cinémas donnèrent deux films que vous considérez certainement comme le contraire de la production commerciale: *Le cycle des âmes* et *La mauvaise étoile*. Eh bien, je vous jure que, pendant ces deux semaines, les films de Gabrielle Robinne parurent bien fades et passèrent un mauvais quart d'heure.

Il suffit d'avertir avec énergie le spectateur qu'il y a quelque chose de nouveau et il y courra. Croyez-vous que l'on se serait précipité aux

Ballets Russes s'ils nous avaient apportés les tutus de *Coppélia* et aux orchestres négro-américains s'ils avaient réédité la *sérénade* de Toselli!

Naturellement, il faut que cela se sache. Il faut attirer l'attention de la foule. Si populaire que soit le sujet des *Trois Mousquetaires*, il faut tout de même les présenter avec un battage monstre. Après cela, si vous croyez qu'on peut tirer quelque succès d'une œuvre plus spéciale sans faire du bruit, ne dites pas que ce film est anti-commercial. Dites que c'est vous l'anti-commercial, ce sera plus juste.



C'est l'éternelle histoire du phénomène. Dans un village, du paysan qui a un mouton on dira: « Il a un mouton. Il a donc dépensé tout pour l'acheter. » Et c'est tout. Mais s'il a un mouton à cinq pattes on s'écriera: « Ah! ça, c'est prodigieux. Il a un mouton à cinq pattes. Il faut aller le voir. » Seulement, s'il a un mouton à cinq pattes et que personne ne le sache, personne n'ira le voir. Il faut le crier sur le toit.

Remarquez que je n'entreprends pas de combattre le film moyen au profit du film original. Je parle à des commerçants, je sais les difficultés de l'exploitation cinématographique dans toutes ses branches et je cherche à en préciser les fautes. Je dis bien vite que si le lancement du film-phénomène (véritable mine d'or à qui saurait s'y prendre), est presque complètement négligé, le commerce du film moyen n'est pas beaucoup mieux servi. Les productions dites commerciales sortent comme elles peuvent moins par manque d'argent que par paresse ou incompréhension et vont à la dérive le long du courant, alors qu'on pourrait faire beaucoup plus pour accélérer leur marche.

Etes-vous satisfaits de l'organisation actuelle de la publicité ?

On croit avoir tout fait en versant aux journalistes quelques louis pour qu'ils prononcent les mots : « Sensationnel... magnifique... enfoncée, l'Amérique... triomphe national, etc., etc. » Ces blagues-là ne portent plus. Les exploitants eux-mêmes n'y croient plus. Les journalistes indépendants ont fait plus pour le relèvement de la cinématographie française avec leurs critiques et leurs sévérités que les dociles fabricants de prospectus, pleins de bonnes intentions, mais non dépourvus de maladresse.

Ne nous plaignons pas. Il y a un grand progrès. Je connais des hommes, pourtant besogneux, qui pour beaucoup d'argent n'écrivaient pas du bien d'un film qu'ils ont trouvé idiot. Et l'ensemble de la presse française du cinéma s'est nettoyée, assainie, a pris un ton correct et assez franc qui peut avoir sur nos travaux la plus heureuse influence.

Il n'est même plus besoin de parler des derniers spécimens des temps barbares du chantage qui s'attardent parmi nous. Envoyez-leur quelques francs, ils vous baisseront les pieds. Mais à quoi bon ? Haïs, vieillis, écœurés d'eux-mêmes, victime de la pourriture physique qui parachève leur pourriture morale, ils vacillent déjà, c'est la fin, ils vont s'abattre dans le ruisseau natal où ils crèveront. Adios.

Quand le cinéma a commencé d'exister, on a improvisé toutes ces choses, comme dans les campements de l'Ouest Américain en 1820. Mais à la place de la ville de toile s'est élevée une cité de pierre et de fer, et tous les détails hâtivement adoptés ont besoin, sous peine de dures catastrophes pour notre industrie, d'être mis au point et adaptés aux nécessités de notre art commercial.

Méfiez-vous de la vieille formule classique : « Satisfaire le public. » J'entends souvent tel ou tel exploitant dire « Mon public demande ceci. Mon public veut ceci. » Mais trop souvent vous confondez la volonté du public avec ses habitudes. Ce n'est pas parce que le spectateur est habitué à voir une chose qu'il est bon de la lui redonner à perpétuité. Et s'il ne parle pas, s'il ne proteste pas, s'il n'exprime pas son avis avec autorité, c'est que la foule française

n'aime pas le scandale. Leur seule critique est la retraite. Plus d'un directeur a pu en faire l'expérience.



Croyez-vous que le spectateur est content du genre d'affiche que vous ne voulez pas abandonner ? Il est indigné, le spectateur, et si je vous citais toutes les affiches qui l'ont mis en colère, la page n'y suffirait pas. Vous ne vous rappelez donc pas le succès des images colorisées de *Cabiria*, de certains placards de Barrère, de Becan, de Don, de Nerma ?

La belle affiche est une arme de victoire, et vous la négligez. Quoi de plus commercial ? Demandez aux administrateurs de Thermogène, de Dubonnet, de Cinzano, ce que leur a rapporté l'affiche de Cappiello, et aux directeurs de théâtre ce que vaut une composition de Sem, de Rouville ou d'Irbe ? Attention à vos affiches.

Croyez-vous que le spectateur est content de vos orchestres ? Le nombre de musiciens n'importe pas, ni le solo de violon en deuxième partie. La magnificence des partitions choisies est secondaire. Ce qu'il faut, c'est que la musique s'adapte au film. Quelle que soit la qualité de votre public, sachez qu'il est venu pour le film et qu'il ne doit pas être gêné par une musique trop absurde ou trop remarquable. Qu'elle soit juste ! Mais il faut que le chef et aussi les exécutants voient au moins deux fois les films, une fois sans répéter ni même prendre des notes, une autre fois pour répéter le premier ensemble. Attention à vos orchestres.



Je ne dis pas : « Attention aux salles ». Elles sont ou seront très bien. Il s'est élevé depuis un an des palais luxueux, mais intelligemment équilibrés, où l'on a compris qu'il fallait de grands plans, des tons clairs, des lignes amples et pas trop

de dorures, et surtout beaucoup d'air.

Il faudrait que les directeurs de quelques vieilles salles aient le courage de fermer un mois ou deux pour remanier la forme, l'aération, la couleur, l'intelligence de leur installation. Nous avons trop de monde pour interrompre, disent-ils. Oui, mais si le spectateur brusquement va chez le voisin, que diront-ils ?

Ecoutez toutes les remarques du spectateur.

Méfiez-vous aussi de cette autre vieille formule : « Un film doit plaire à tout le monde. » Un bon film, oui, mais il n'en est pas que de bons, et il y a des nuances bien marquées dans les diverses classes de spectateurs. Arrivez, arrivez vite à ne pas imposer n'importe quel programme à n'importe qui. Si vous saviez quelle quantité d'habités peut perdre une salle où l'on s'est trompé sur les goûts du public. Que de fois nous l'avons dit ! Et comme le comprendront cruellement un jour ceux qui ne s'y seront pas pris à temps !

Beaucoup de commerçants du cinéma ne tiennent compte que du public populaire. C'est injuste. Il est énorme et intéressant, mais il n'est pas le seul. Inquiétez-vous plus souvent de l'opinion de l'élite française et ne la fâchez pas. Les artistes, les intellectuels, les savants sont venus difficilement au cinéma. Est-ce pour être déçus ? Leur concours est précieux. Ils dirigent l'opinion, guident les capitaux, portent le fanion du pays. Vous ne pouvez trouver de meilleur soutien que ce petit public-là. Je sais une salle où nous avions amené une douzaine de notabilités politiques, littéraires, financières, ce qui n'avait d'ailleurs pas été si commode. Le directeur est tout surpris de ne pas les revoir. Que ce directeur relise la liste des films qu'il a donnés depuis six mois : il comprendra peut-être.

Ces spectateurs-là préfèrent tel ou tel petit cinéma de faubourg où un directeur compose ses programmes avec amour. Les salles qui ont l'affreux programme « en série » connaîtront plus d'une défection.

Comment ? Des vérités de la Palisse ? Je le sais. Mais l'évidence n'est pas évidente pour tous, et il faut répéter longtemps *Deux et deux font quatre* pour que cela se sache.

Nous le répéterons.

LOUIS DELLUC.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

Douglas Fairbanks est allé voir *Le Signe de Zorro* dans un grand cinéma populaire. Reconnu et ovationné, il a, avec son mouchoir et quatre gestes, esquissé devant le public du boulevard Barbès la silhouette spirituelle du jeune espagnol indolent, applaudi dans le film.

A la présentation d'*Une Poule Mouillée*, Douglas acclamé pour ses prouesses et sa virtuosité de comédien-acrobate fut invité à parler du haut de sa loge, mais indignant l'écran, où l'on venait de lui voir accomplir les plus paradoxales folies, il soupira : « Non, je suis un peu fatigué ! »

Ingénue comique, ce qui est assez rare, dont le talent s'apparente à celui de Marguerite Fisher et de Mary Pickford. Marie-Thérèse Décosse va tourner un nouveau grand film pour la firme *Atlas Film*.

La distribution du film de M. Guy du Fresnay, tiré de *Margot* la nouvelle d'Alfred de Musset, comprend : Gina Palerme, Genica Missirio et M. Godwin, un jeune américain dont ce seront les débuts au cinématographe.

M. Henry Roussel rentre de Rhénanie où il tourna les extérieurs de son film dont Emmy Lynn est la principale protagoniste.

M. Garbagni achève chez Pathé les intérieurs des *Parias de l'Amour*, ciné-roman en douze épisodes.

Marcel L'Herbier s'occupe du découpage de *Don Juan de Manara*. Il va prochainement partir en Espagne tourner ses extérieurs. L'interprétation comprend jusqu'ici Vanni Marcoux dans le rôle de Faust, Marcelle Pradot dans celui d'Anna. Philippe Heriat dans Wagner-Mephisto, Jaque Catelain dans *Don Juan*. On parle d'autres artistes dans divers rôles, mais rien n'est encore décidé.

F. F. Violet termine le montage de *La Ruse*, et va bientôt nous le présenter.

Nous verrons prochainement la *Maison du Mystère* d'après le roman de Jules Mary que vient de terminer M. Volkoff pour le compte de la firme Ermolieff.



CLICHÉ JUPITER FILM

MARIE-LOUISE IRIBE et GENICA MISSIRIO dans une des meilleures scènes de *Les Ailes s'ouvrent*. (Films Jupiter)

Maurice de Marsan tourne à Epinay les intérieurs de *l'Assomoir* d'après le roman de Zola.

Louis Feuillade va partir avec sa troupe pour tourner au Portugal les extérieurs de *Parisette* son nouveau ciné-roman.

Diamant Berger annonce qu'il tournera *Vingt ans après* (suite aux *Trois Mousquetaires*).

H. de Golen s'occupe du montage de *La Veille du Bonheur* qu'il vient de réaliser avec Brabant, J. de Feraudy, et Monteaux.

On l'avait annoncé partout. M. Léon Poirier devait réaliser un scénario de lui intitulé *Paris*. Les artistes étaient tous engagés, on allait commencer.

Mais *Paris* comportait trois épisodes. Et M. Léon Poirier avait compté sans le grand maître de l'« épisode », qui se trouve avec lui dans le même établissement, le grand maître opposa son veto. *Paris* ne se fera pas.

M. Poirier va tourner un film en deux parties.

M. Henri Desfontaines vient de présenter au studio Gaumont *Chichinette et Cie* qu'il vient de terminer.

M. Pière Colombier va tourner le troisième de la série « Fantasio-Films ». Le scénario s'intitulera sans doute : *Le Réveillon*, Mlle Madys en sera probablement la principale interprète.

Vendredi dernier grand remue-ménage rue de la Villette, chez Gaumont. M. Louis Feuillade tournait une grande scène de son nouveau ciné-roman *Parisette*. A travers la foule des figurants habituels nous en avons reconnu de nouveaux et non des moindres tels que : M. Léon Gaumont lui-même, M. Léon Bailby directeur de l'« Intransigeant », notre confrère Boisvyon, M. Paul Cartoux, auteur des *Deux Gamines*, etc...

Et dire que ce film n'aura pas besoin de toutes ces têtes illustres pour être loué.

Le Somptier, Germaine Dulac, Fescourt, se sont associés. — Et certains de parler. — Bravo ! ce ne sera que par une véritable entente « amicale » que le cinéma français pourra se suffire

à lui-même. De tout cœur nous leur souhaitons bonne chance.

Après Vanni Marcoux qui accepta un des rôles principaux du *Don Juan* que Marcel l'Herbier va tourner. Voici Maurice Renaud qui interprète un des personnages de *Vérité* le film d'Henri Roussel.

Léonce Perret, le metteur en scène de *l'Empire du Diamant*, que nous verrons bientôt, vient de partir en Angleterre tourner les extérieurs de son film *l'Ecuyère* dont l'interprétation comprend Mlle Marceya Capri, Miss Gladys Jennings, MM. Angelo, Maupain et le metteur en scène Henry Houry.

ANDRÉ DAVEN

Parmi les récentes promotions de chevalier de la légion d'honneur nous lisons le nom de M. Louis Aubert, administrateur délégué des établissements Louis Aubert et actif manager de *L'Atlantide*.

L'Association des poètes russes à Paris (« Chambre des Poètes » « Palata Poëtoff ») - au café Caméléon, 146, boulevard Montparnasse - a consacré une de ses soirées à Charlot sous la présidence de Valentin Parnak, les poètes russes ont fait des conférences-bouff sur le grand mime et lu leurs poèmes en son honneur. Valentin Parnak, Serge Charchoun, Georges Evangouloff, Alexandre Ginger, Marc Jaloff - poètes russes, y ont pris part. Le peintre L. Gondrachvili y exposa son charmant tableau représentant Charlot parmi les apaches du Caucase. La musique de jazz-band célébra Chaplin devant une nombreuse assistance.

AMÉRIQUE

William Hart par lui-même.

« Je suis né le 6 décembre 1876 à New-Burgh (Etat de New-York). Mon père était d'origine anglaise et ma mère irlandaise.

J'étais en bas-âge lorsque mes parents allèrent s'installer dans le Dakota, en plein Far-West. C'est vous dire qu'avant d'avoir lu les récits de Gustave Aimard et du Capitaine Mayne Reid, je les avais vécus en partie.

Mon père s'absentait très souvent pour ses affaires, et lorsqu'il fut devenu veuf, il nous confia, mes sœurs, mes frères et moi, à des femmes in-

diennes qui nous élevèrent avec leurs enfants. C'étaient nos petits compagnons de jeux. Et quels jeux !

J'avais environ quinze ans lorsque mon père revint à New-York afin de nous faire donner une instruction qui, forcément, avait été assez négligée.

J'avais tellement la nostalgie de cette vie de l'Ouest que je me préparais à entrer à l'école militaire de West-Point, où à dix-huit ans je fus admis après un brillant examen. N'étant pas naturalisé américain, ma nationalité d'anglais nuisit à l'avenir de ma carrière militaire, que je fus obligé d'abandonner.

J'eus un moment l'intention de partir en Australie, mais mon père me conseilla d'aller en Angleterre où nous avions encore de la famille. Après un court séjour à Londres, je voulus connaître la France et, en 1889, je débarquai un matin à Calais, et le soir même j'arrivais à Paris.

J'y fus tour à tour interprète, homme de confiance d'un joailler près du coffre-fort duquel je veillais la nuit, puis ensuite professeur de boxe dans une salle d'armes très fréquentée du quartier de l'Etoile.

Presque tous les soirs j'allais au théâtre, et mes théâtres préférés étaient, avec votre admirable Comédie-Française, les grands théâtres de drames tels que celui de la Porte Saint-Martin. Je me souviens qu'avec quelques amis très admirateurs du talent de Mme Cécile Sorel, qui fut - mais n'allez pas le lui dire ! - mon premier « Sweet Heart », nous nous côtoisâmes pour lui envoyer quelques fleurs qu'elle daigna agréer.

L'été vint. La salle d'escrime n'était plus guère fréquentée. Les théâtres se fermèrent les uns après les autres, et, très seul en votre immense Paris, où je ne connaissais personne, je le quittai un soir brusquement, traversai Londres, m'embarquai à Liverpool et débarquai à New-York où je ne restai pas longtemps, car je venais d'être touché par la vocation théâtrale qui me ramena en Angleterre où je trouvai le moyen de me faire engager dans des emplois extrêmement modestes.

Faisant partie en 1890 de la troupe D. B. Bandmann, je revins en Amérique. Je ne gagnais que douze dollars par semaine et je jouais des rôles un peu plus importants. Ayant été remarqué par Mme Modjeska, la célèbre comédienne américaine, je fus

l'interprète de quelques rôles assez importants, tels que celui de Roméo. Le succès couronna mes efforts et je fus considéré comme un des meilleurs comédiens de Broadway où j'interprétai, d'après votre légende historique du Masque de Fer, *The man with the iron mask*.

C'est au théâtre que je fis la connaissance de presque toutes les vedettes cinématographiques américaines telles que Dustin Farnum et Th. Ince qui, devenu metteur en scène de la New-York Motion Picture Co, m'offrit en mai 1914, de faire du Cinéma.

Mon premier rôle cinématographique fut celui d'un cow-boy, ce qui me permit de revivre imaginativement cette vie du Far West que je regrettais sans cesse. De là vient peut être le succès que le public voulut bien faire à tous ces petits films dramatiques où je faisais plus que jouer la comédie, car j'évoquais des incidents de ma jeunesse aventureuse.

Lorsqu'en 1915, Th. Ince fonda la Triangle Keystone avec Griffith et Mack Sennet, je fus engagé pour interpréter de grandes comédies dramatiques en quatre et cinq parties.

En 1917, je suivis à la Paramount Arcraft Th. H. Ince, Griffith et Mack Sennet.

En 1919, ayant cessé de travailler avec Th. H. Ince, je fus engagé par la Paramount, afin de réaliser une série de films dont je fus à la fois le metteur en scène et l'interprète.

WILLIAM HART.

ANGLETERRE

La Menace est une production de Harley Knoles, dans laquelle Tyrone Power et Dorothy Bernard jouent des rôles importants. Le sujet touche au bolchevisme.

Ce même auteur, à qui l'on doit *Carnaval*, est en train de transformer des opéras pour l'adaptation à l'écran.

L'Australie a frappé les films britanniques d'une taxe d'importation de un penny par mètre, et les films étrangers de 3 pences.

Alice Crawford, l'actrice australienne a fait sa parution à l'écran dans *The Glorious Adventure* (La Glorieuse Aventure).

Les Interprètes du Cinéma Français

(Suite aux numéros 18 et 19 de "Cinéa")

E. DE MAX

Né en Roumanie.

Venu dès son enfance à Paris faire ses études et travailler au Conservatoire d'où il sort avec un premier prix de comédie.

Au théâtre, la plus magnifique carrière d'acteur français à l'Odéon, à l'Œuvre, au Théâtre Antoine, au Théâtre Sarah-Bernhardt, au Châtelet, à la Renaissance, à la Porte Saint-Martin, au Théâtre Réjane, à la Cigale, à l'Alhambra, enfin à la Comédie Française.

Citons pour mémoire ses principales créations : *Britannicus, Le repas du lion, Ton sang, La princesse lointaine, Izéyl, La Sorcière, Israël, L'Impératrice, La guerre en dentelles, Quo Vadis, La conquête d'Athènes, Jules César, L'Anlulaire, Le vrai mystère de la passion, Prométhée, Héliogabale, L'An mille, Le Typhon, Polyphème, Malazarte, Timon d'Albènes, Le procès de Jeanne d'Arc, Esopé, Le roi Lear, Shylock, La mort enchainée, etc. etc. (Voir dans Chez de Max).*

Au cinéma, débute vers 1908 ou 1909 au Film d'Art dans *La Tosca* avec Sarah Bernhardt.

Récemment a créé :

Le rôle du rebbe dans *L'Ami Fritz*, mise en scène de René Hervil, avec Huguette Duflos et Mathot; le sonneur dans *Le son de cloche*; le cardinal dans *Les Trois Mousquetaires*, réalisation de Henri Diamant-Berger.

HENRI ROLLAN

Né à Paris en 1888.

Etudes au lycée Saint-Louis. Quitte brusquement la classe de mathématiques supérieures pour préparer le conservatoire; y entre en octobre 1905: 3^e prix au concours de 1906. Entré à l'Odéon avec Antoine y reste trois années, ensuite vagabondage à travers l'Europe.

Une saison à Saint-Petersbourg, puis Paris: la Renaissance, le théâtre Réjane.

La guerre (3^e zouaves). Réformé en 1917, entre à la Comédie Française. En a assez au bout de 17 mois...

Va avec Gémier, avec qui il est encore.

Au cours de tout cela créations ou reprises :

A l'Odéon :

Chatterton, La maison des juges de G. Leroux, L'Arlésienne, La mort de Pan, d'Alex. Arnoux, Ramuntcho, L'Avare chinois.

A l'Œuvre :

Les derniers masques, de Art. Snitzler, Ariane blessée de Maurice Allou.

A Bruxelles :

Le Pelléas de Pellias et Mélisande.

Avec Réjane :

Alsace, L'enfant de l'amour, le chat dans l'Oiseau bleu.

A la Comédie Française :

Le répertoire Molière, Marivaux, Beaumarchais et les modernes :

L'Autre danger (Donnay), Les affaires sont les affaires (Mirbeau), etc.

Avec Gémier :

Le Bourgeois gentilhomme, Le marchand de Venise, Les jardins de Murcie, La Captive, de Ch. Méré, Le Simoun de Lenormand, Le héros et le soldat de B. Schaffi, L'Annonce faite à Marie.

Au cinéma :

A commencé à faire du cinéma en 1910 (le cinéma d'avant-guerre?)

Tourne au Film d'Art.

L'Héritière (Pouctal), à la S. C. A. G. L. plusieurs films. entre autres : *Jeanne la Folle, Le Chevalier de Ma'son-Rouge* (Alb. Capellani).

Depuis la guerre :

Mimi Trollin (Andréani), *Les Trois Masques* (Henry Krauss), enfin Athos dans *Les Trois Mousquetaires*.

LILI SAMUEL

Née à Paris en 1883.

Conservatoire. Vieux-Colombier.

A débuté au cinéma dans *L'Homme du Large*. Créé le rôle de Sarah Pompon dans *Villa Destin* de Marcel l'Herbier et celui d'Evangelina Mac Williams dans *Le Tonnerre*, de Louis Delluc.



EDOUARD DE MAX

le grand tragédien revenu au cinéma évoqué ici par Cappiello au temps où il interprétait si prestigieusement les jeunes poètes.



JEANNE DESCLOS-GUITRY
la belle interprète de *Les Trois Mousquetaires*, et de *Phroso* que nous reverrons dans *Les Roquevillard*.

MARIE-LOUISE IRIBE

Née à Paris le 29 novembre 1897. Sortie du Conservatoire (classe Georges Berr) en 1914 avec un second prix, j'ai joué en tournée avec le Théâtre Français : *L'Embuscade*, *La Marche Nuptiale*. Au Vieux Colombier : *La Nouvelle idole*, *La Griffes*, *les Romanesques*, *Petite bleue*; crée avec Sacha Guitry, *Un soir quand on est seul*. A débuté au cinéma en 1913 avec M. Feuillade dans *La Rencontre*, *Les Pâques rouges*.

Pour Aubert :
La Vierge folle, de Henry Bataille;
Pour Gaston Ravel : *L'Affaire énigmatique*;
Pour Lesomptier :
Le Temps des cerises, *Le Prix de Rome*, *Le Pont des enfers*;
Pour Plaissetty :
Le masque d'amour;

Pour Jean-Joseph Renaud :
Asphodèle;
Pour Feyder et Tristan Bernard :
La pièce de dix sous, *Le mariage de Bouchu*;
Pour Feyder :
L'Atlantide;
Pour Guy du Fresnay :
Les Ailes qui s'ouvrent.

GINE AVRIL

Née à Paris
A débuté dans les *Trois Masques* de Charles Méré, mise en scène d'Henry Krauss, avec Mme Barbier Krauss, Henri Rollan et Georges Wague. Interprète ensuite les rôles principaux des *Trois Lys* de Mme Lucie Delarue Mardrus, mise en scène de Desfontaines pour la firme Gaumont, avec Yvonne Devigne, Baissac et Escande.

JEANNE DESCLOS-GUITRY

Mme Jeanne Desclos, qui fit, au théâtre, en quelques années, une admirable carrière, vient de triompher à l'écran dans plusieurs films.

C'est en 1908, sur la scène de la Renaissance qu'elle débute dans *La Femme Nue*, d'Henry Bataille. Ensuite, c'est *L'Oiseau Blessé* de Capus, *La Crucbe*, de G. Courteline, *Le Scandale de Bataille*, au Théâtre de la Renaissance; *La Massière*, de Jules Lemaître, *L'Aventurier* de Capus, à la Porte Saint-Martin; *Kismet*, au Théâtre Sarah-Bernhardt, *L'Assaut de Bernstein*, au Gymnase; *Les Requins* de Nicodemi.

Vedette des grandes tournées théâtrales en Amérique du Sud en 1911, en 1912 et en 1916.

Interprète *Les Cinq Messieurs de Francfort* et *Pétard* d'Henri Lavedan, au Gymnase. Remporte un triomphe dans le rôle de *Mittie* de Dario Nicodemi sur la scène de la Gaîté. Elle joue, en 1916, *Grand-Père*, *L'Archevêque et ses Fils* de Lucien Guitry.

Son premier film fut : *Crépuscule d'épouvante*. Nous voyons enfin Mme Jeanne Desclos dans *Phroso*, d'après l'œuvre d'Anthony Hope, mis en scène par Mercanton, dans le rôle de la Reine d'Autriche des *Trois Mousquetaires* et dans *Les Roquevillard*, film adapté de l'œuvre d'Henry Bordeaux.

L. COLLINEY

Est née à Paris.
Sortie du Conservatoire avec 1^{er} prix de comédie, 2^e prix de tragédie. Grand prix Osiris.

Théâtre :

Odéon, répertoire classique :
Cabotins;
Le crime de Potru;
Monsieur d'Assoucy;
Roger Bontemps;

Ses Films.

Le Scarabée rouge (Eclipse) avec de Gravonne;
Les Requins de Paris (Léon Sazie);
La Fleur des ruines (A. Gance) avec Aurèle Sydney;
L'Héroïsme de Paddy (A. Gance) avec Dieu-donné;
Le Secret de la comtesse (S.C. A. G. L.) avec Léa Piron et Escoffier;

La Délaissée (S. C. A. G. L.);
La Mer (S. C. A. G. L.);
La sonnette du diable (S. C. A. G. L.) avec Emilienne Dux et Jean Kemm;
Papa Hul'n (S. C. A. G. L.) avec Krauss;
Sous l'Épaulette (de Morlhon) avec Léon Mathot;
La petite marchande de violettes (de Morlhon);
La Marâtre (Grétillet) avec Germaine Dermoz et Grétillet;

L'effroyable doute (Grétillet) avec Grétillet;
La terre commande (Bergerat);
Irène (Harry) avec Emilienne Dux et Vibert;
Le Doute (Harry) avec Francen et de Féraudy;
Paule Eora (Harry) avec Régina Badet et Pierre Pradier;
Les deux baisers (Harry) avec Daltour et Pierre Stephen;
La singulière aventure de Neil Nogan, Jockey (Jacques Riven) avec Georges Lannes;

PAUL VERMOYAL

Né en 1888.

Théâtre :

Faust de Marlowe; *Eugénie Grandet* (aux Arts); *La chute de la Maison Uscher*, le *Crime*, *Les Monstres*, *Hara-Kiri* (Grand-Guignol).

Films :

Le droit à la vie, réalisation A. Gance avec A. Brabant et Mathot;
La Zone de la Mort, réalisation A. Gance avec A. Brabant, Lionel, Mathot;
Le Roi de l'étain, réalisation M. Mariaud;
L'Épave, réalisation Mariaud, avec Delvé et G. Modot.

Les Moutelles, réalisation M. Mariaud avec Lionel Clément;

La Nuit du 11 novembre, réalisation Deschamps avec Séverin-Mars;

La Sultane de l'amour, réalisation Le Somptier-Burguet avec Dhélia, G. Modot de Pedrelli, A. Bras;

Fanny Lear, réalisation Manoussi avec Signoret, Dermoz;

Matbias Sandorf, réalisation Fescourt avec Andreyor, Joubé, Toulout, Modot;

La Nuit du 13, réalisation Fescourt avec Andreyor, A. Dubosc, Toulout;

La Double image, réalisation de Chateloux avec Elmire Vautier et Angelo.

MARY HARALD

Née en Extrême-Orient.

Débute au cinéma sans avoir fait de théâtre et s'adonne entièrement à cet art nouveau.

René Navarre fit son premier engagement. Tourne sous la direction de Gaston Ravel trois films de sa composition : *Un père à marier*, *Du rire aux larmes*, *Ce bon Lafontaine*.

Travaille ensuite pendant 9 mois avec Louis Feuillade.

Chi-Minh, film en 12 épisodes. Le rôle s'adaptait à sa personnalité mi-française, mi-asiatique.

Avec Louis Feuillade fut encore la Caraque dans *Vendémiaire*.

Puis c'est au Maroc avec M. Pinchon interprète Saada dans *C'était écrit*.

Rentrée en France E. E. Violet lui confie les rôles de la chinoise dans *Li-Hang le Cruel*, et Mme de Romans dans *Les mains fétides* de Cl. Farrère.

ANDRÉ ROANNE

Né à Paris en septembre 1896.

Commence le ciné en 1915 avec :

En Musique Marie Laurent, *Le même sang* Navarre, *Autour d'une bague* J. Signoret, *M. Pinson Policier* Suzanne Dubost, *Mme Fleur de Neige*, Nelly Palmer, Gaston Ravel, metteur en scène.

Ensuite les films de : J. Feyder : *Tête de femmes*, *Femmes de tête* avec Kitty Ott. *Le pied qui étirent*, avec Suzanne Delvé.

Labryère : *La manœuvre amoureuse*.

Violet : *Le consentement de la marquise* avec Alice Clairville.

Feyder, *L'Atlantide*.
Du Fresnay, *Les ailes qui s'ouvrent*.
Kemm, *Hantise*.

SUZANNE TALBA

D'origine russe, née à Paris en 1900. Débute au cinématographe dans *La lumière sur la neige*, d'André Hugon, édité par Pathé.

Tourne ensuite *Rose de Grenade*, avec le même metteur en scène pour le compte de la Monat-Film. Principale protagoniste féminine de *William Baluchet*, mise en scène de Leprieur.

Actuellement en Italie pour tourner un des rôles principaux de *Véronique* pour le compte de la Fox-Film, mis en scène par Gordon Edwards.

HENRI DEBAIN

Est né à Paris le 3 août 1886, de parents parisiens. A tourné en 1919 au retour de la guerre dans *Le Petit Café* avec Max Linder, sous la direction de Raymond Bernard et pour le compte de Diamant-Berger, le rôle du Plongeur.

En 1920, le rôle de James Jamier dans *Le Secret de Rosette Lambert*, de Tristan Bernard, avec Dullin, Amiot, Camille Bert, Loïs Meredith, Sylvia Grey; enfin, cette année Lebéchet dans *La maison vide*.

Ces trois films avaient Raymond Bernard comme metteur en scène.

Les Présentations

Phroso.

Eaux-fortes et fusains que M. Louis Mercanton, qui a de la science et de la conscience, a mis sur l'écran d'après le roman réputé d'Anthony Hope. Valaient-elles l'utilisation de talent et du travail et des efforts? Sans doute puisqu'une spectatrice disait : « C'est admirable » et qu'un spectateur a déclaré : « C'est grec, c'est turc, et c'est quand même très américain ». L'opinion d'autrui vaut bien la mienne qui salue l'île de Néopolie représentée avec beaucoup de pittoresque et de sauvage grâce par l'île de Sainte-Marguerite.

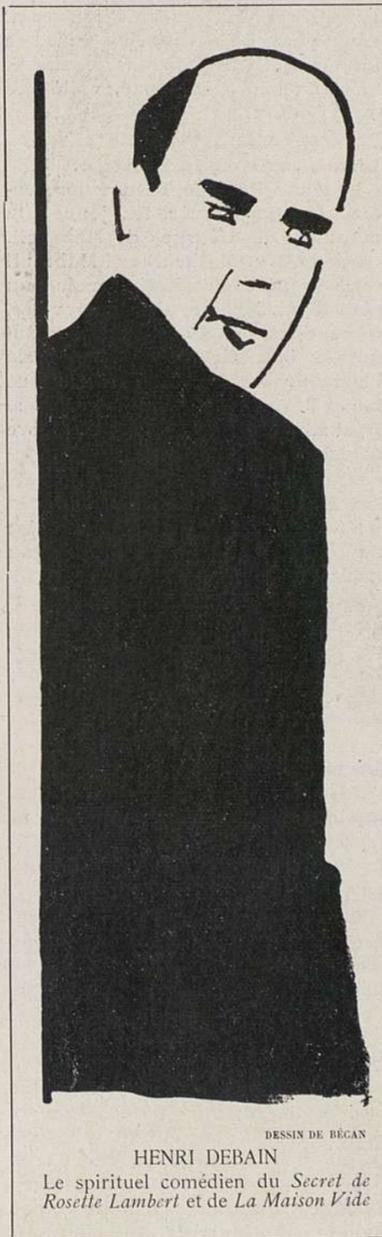
M. Maxudian est parfaitement pacha, fiegmétique et cruel; M. Paoli est beau, agile, fort.

Une poule mouillée.

Le sauveur incarné cette fois par Douglas Fairbanks n'est d'abord qu'un oisif d'Europe, originaire de l'Arizona qu'il a quitté à l'âge de quatre ans; il est entraîné dans une croisière qui le mène au pays natal, parmi des aventures que le brillant artiste rénove et gratifie. Harmonie d'images : la fuite du héros, son arrivée dans un filet plein de poissons, sa promenade accompagnée de chats faméliques, le pourchas d'un riche et criminel contrebandier après une explosion dans les rochers, etc. tout cela se rehausse à la fois d'un peu de beauté, de joie, d'audace et s'adonne de l'affirmation moins optimiste et très exacte d'une similitude des primitifs et des civilisés. Un excellent film.

Le Porion.

La lenteur de l'exposition est rachetée par le dernier tiers du film, générateur d'angoisse. Un ingénieur,



DESSIN DE BÉGAN

HENRI DEBAIN
Le spirituel comédien du *Secret de Rosette Lambert* et de *La Maison Vide*

autoritaire et lâche, cause la noyade d'une équipe de mineurs et, devant la fillette du porion qui téléphone à son père submergé avec ses compagnons, a une attitude immonde. La conversation téléphonique, scènes progressivement réconfortantes à quoi participent les parents ont été fort intelligemment mis en scène par M. Champavert, et M. Bénédic est un porion réel.

Le Miroir de l'âme.

Artifice et convention. Pauvre fiancée que les apparences accusent de trahison! Mais elle n'a trompé ni tué personne, on le saura et elle sera heureuse. Film danois auquel il fallait laisser sa marque; pourquoi en appeler les personnages MM. de Valory et de la Guérinière?

Laska.

Le Texas, un ranch, une jeune fille nerveuse, cavalière et sensible, un grand éleveur qui l'aime et dont il est aimé, un couple d'égoïstes qui s'amuse d'eux, une intrigue lente agrémentée de coins pittoresques et soudain un tornade, une panique des bestiaux qui piétinent les amoureux. Lui, tandis que la paix se fait dans le ciel enfin lavé, se réveille meurtri à côté d'elle, morte, qu'il enlève pieusement dans ses bras. Ceci est bien, Frank Mayo de même, Edith Roberts aussi.

La femme qui assassina.

Parce qu'il y a William Russel, nous prévoyions humour et gaieté, mais ce n'est qu'une mystification où ne passent ni de celle-ci ni de celle-là. Un homme décidé au suicide en est détourné par un drame fictif réglé pour faire croler à la vraisemblance d'un sujet de pièce de théâtre, voilà un conte possible, mais un film gris où l'imprévu semble de l'insensé. Un titre qui déplaira à M. Claude Farrère.

L'ineffable tendresse.

Un industriel ruiné par un incendie allumé dans un but de vengeance à l'expiration de l'assurance, se guérit d'une tuberculose subite grâce à son frère qui le retrouve par hasard. Amoureux de sa belle-sœur, le sauveur, à la suite de hasards rebondissants, retourne à des occupations australiennes. Misères, maladies et pour couronner l'œuvre débuts, au

théâtre, de la dame, dans un rôle pareil à celui qu'elle joue dans la vie. L'impresario l'avait sacrée étoile parce qu'il l'avait entendue un jour, réciter des vers! A trois reprises une minute jolie grâce à des paysages de neige. Une scène à la Bernsteïn, ce qui ne peut vivre dans le silence.

Lacs suédois.

La beauté de ces paysages, photographiés par la Svenska, réjouissent. L'eau plane ou savonneuse dans une lumière qui varie les tons, le mouvement du bois transporté, voilà des œuvres d'art.

L'honneur de la famille.

Le jeune Paul de Thennevière entend dire que sa mère fut, jeune fille maîtresse de Georges de Mabreuil. On se battra. Malheureux! Mabreuil est son père clandestin, mais son père légal, Maurice de Thennevière, ne veut pas d'un duel pareil. C'est lui qui se bat. Blessure légère, mais l'honneur est satisfait. L'êtes-vous moins? Amleto Novelli, qui joue Paul ressemble à son père, le célèbre acteur italien.

La Bonne Espérance.

Médiocre adaptation hollandaise du drame d'Heyermans qui, au théâtre Antoine, faisait vibrer. M. Signoret, dans le rôle de l'adolescent que l'on force à prendre la mer sur un bateau pourri, n'a pas été oublié. Le film, malgré l'exactitude des lieux, ne secoue pas comme il le devrait.

Le coq au village.

Mais oui, il épouse celle qu'il aime quoiqu'il ait promis à un ami de se marier avec une riche héritière.

L'île sans nom.

Aventures, mariage forcé, amoureux évadé dans une île déserte où sombre un couple de touristes aériens, dont la femme... etc. etc. Marguerite de Lamotte est bien.

Petite Princesse.

Du meilleur genre « Bibliothèque rose » américaine. Tout homme a dans son cœur un enfant qui sommeille et sera touché, charmé par la gracieuse puérilité de ce film. Mary Pickford a dix ans, vous dis-je, pas davantage. Une nuit, elle conte Ali

Baba à ses compagnes de pension; évocation jolie, inutile et un peu fastidieuse. Dans un rôle de domestique martyr, Zazu Pitt est éberluée à souhait.

Daisy mariée.

Pour châtier une vantardise de son mari, elle imagine « une amusante plaisanterie », à quoi sont mêlés des bandits et qui finit par ne plus l'amuser... ni elle, ni d'autres!

Un reportage tragique.

Un reporter, pour faire monter le tirage de son journal, se livre à une mystification qui tourne mal; comme le rôle est joué par Houdini, il y a des acrobates, puis le châtement d'un coupable. Tant mieux, n'est-ce pas?

Comiques (?)

Ribadouille a de l'émotion parce que, revenant d'une longue croisière, il trouve dans sa maison un enfant de plus qu'il n'en avait laissé, c'est celui du voisin. Pas bien drôle.

Farces d'écolières est un Mack Sennett sans sel, ça remue, ça grince, ça ne fait pas rire.

Chalumeau serrurier par amour est piqué d'inventions à long feu que l'orchestre heureusement accompagnait des refrains de *Mam'zelle Nitouche*.

Fridolin shériff par intérim... a démissionné. Il a bien fait.

LUCIEN WAHL.

Les ailes s'ouvrent.

Guy du Fresnay a prouvé une fois de plus ses qualités de goût, d'élégance, de grâce française. Peut-être peut-on lui reprocher d'avoir souvent sacrifié l'intensité dramatique au charme décoratif des paysages, mais ils sont si bien photographiés...

Les deux rôles les mieux dessinés sont les mieux joués, l'un par Genica Missirio, gentleman énigmatique et vrai cavalier (enfin!) l'autre par Marie-Louise Iribe, qui a des moments et des mouvements tout à fait adorables. Mlle Madys, MM. Roanne et Mauloy, en des personnages moins nets, ont fait tout ce qu'ils ont pu, et nous savons ce qu'ils peuvent.

Quelques coups de ciseaux dans les images, et surtout dans les textes, et nous aurons un bien joli film français.

LOUIS DELLUC.

Les Pages de ma Vie

par

Fédor Chaliapine



Des gens extrêmement affairés se bousculaient l'un, l'autre, en s'interpellant à haute voix, lançant fréquemment des jurons assez énergiques.

Me faufilant doucement comme une souris j'arrivais sur la scène et alors mon rêve se transforma en réalité : j'étais entouré des peaux-rouges, des hidalgos et autres personnages chevelus.

Il est vrai que les hidalgos ainsi que les peaux-rouges s'exprimaient avec le plus pur des accents moscovites, mais cela ne leur enlevait pas leur charme; je regardais avec la plus grande joie ces visages fardés, ces costumes éclatants.

Et puis, il y avait à côté d'eux des véritables pompiers avec leurs casques étincelants, tandis que là haut, aux galeries supérieures, des individus qui semblaient imiter le « paillasse » Mamonov faisaient des exercices d'acrobatie qui me paraissaient extrêmement compliqués.

Tout ceci me fit une impression inoubliable, qui ne s'effacera jamais de mon imagination.

Parmi les chanteurs de ce temps lointain j'ai gardé surtout le souvenir d'un nommé Ilyachevitch dans le rôle de Mephisto. J'avais entendu dire trop de mal du diable. C'était d'après la conception qui était établie peu à peu mais d'une façon très solide, dans mon esprit, une créature très compliquée, ayant une existence presque réelle, se trouvant tout le temps parmi les hommes, pour leur causer des ennuis, des difficultés de toute sortes. Eh bien, chez ce chanteur tous ces traits diaboliques rece-

vaient une expression particulièrement éloquente. Lorsque je le voyais tout de rouge vêtu arpenter la scène en lançant ses fameuses invectives contre l'humanité qui se prosternait devant le veau d'or, ou bien dans les coulisses lorsqu'il s'entretenait le plus paisiblement du monde avec ses camarades, j'éprouvais une sensation de terreur et de joie en même temps : j'avais peur de lui et pourtant je l'admirais comme un être mystérieux surnaturel mais attaché à mon âme par des liens très étroits.

Une fois quand je passais devant sa loge Ilyachewitch me dit :

— Tiens, petit, voici vingt kopeks achète moi du raisin ! ..

Je me précipitai vers la sortie et en bas sur la place publique devant le théâtre je trouvai chez les marchands tartares le raisin pour lui.

A titre de récompense Ilyachewitch m'avait offert une toute petite grappe. C'était pour moi le comble du bonheur et je me décidai de porter ce cadeau à ma mère. Durant toute la représentation je la gardai soigneusement mais chemin faisant ma curiosité d'enfant qui n'avait jamais dans sa vie goûté du raisin, vainquit mes bonnes intentions et je le mangeai moi-même.

La jeunesse — les étudiants surtout — avaient leur favori : c'était le ténor Zacryewsky. Ils l'adoraient littéralement. Après la représentation on défilait les chevaux de son carrosse et on s'attelaient à leur place ; alors un défilé triomphal commençait à travers toutes les rues de la ville.

Je me rappelle quelle émotion j'éprouvais lorsque je sonnais à sa porte

ou une petite plaque en cuivre portait le nom et les prénoms du glorieux chanteur. Je n'ai pas encore oublié combien tremblait mon cœur à la seule pensée que dans un instant je serais en face de cet homme adoré et admiré partout le monde.

Quelques années après je l'ai rencontré de nouveau : pauvre, affamé, malade, entièrement oublié. J'eus ce triste honneur de lui venir en aide un peu et je vis les larmes de dépit et de reconnaissance briller dans ses yeux... des larmes de colère impuissante...

(A suivre)

L. VALTER, trad.

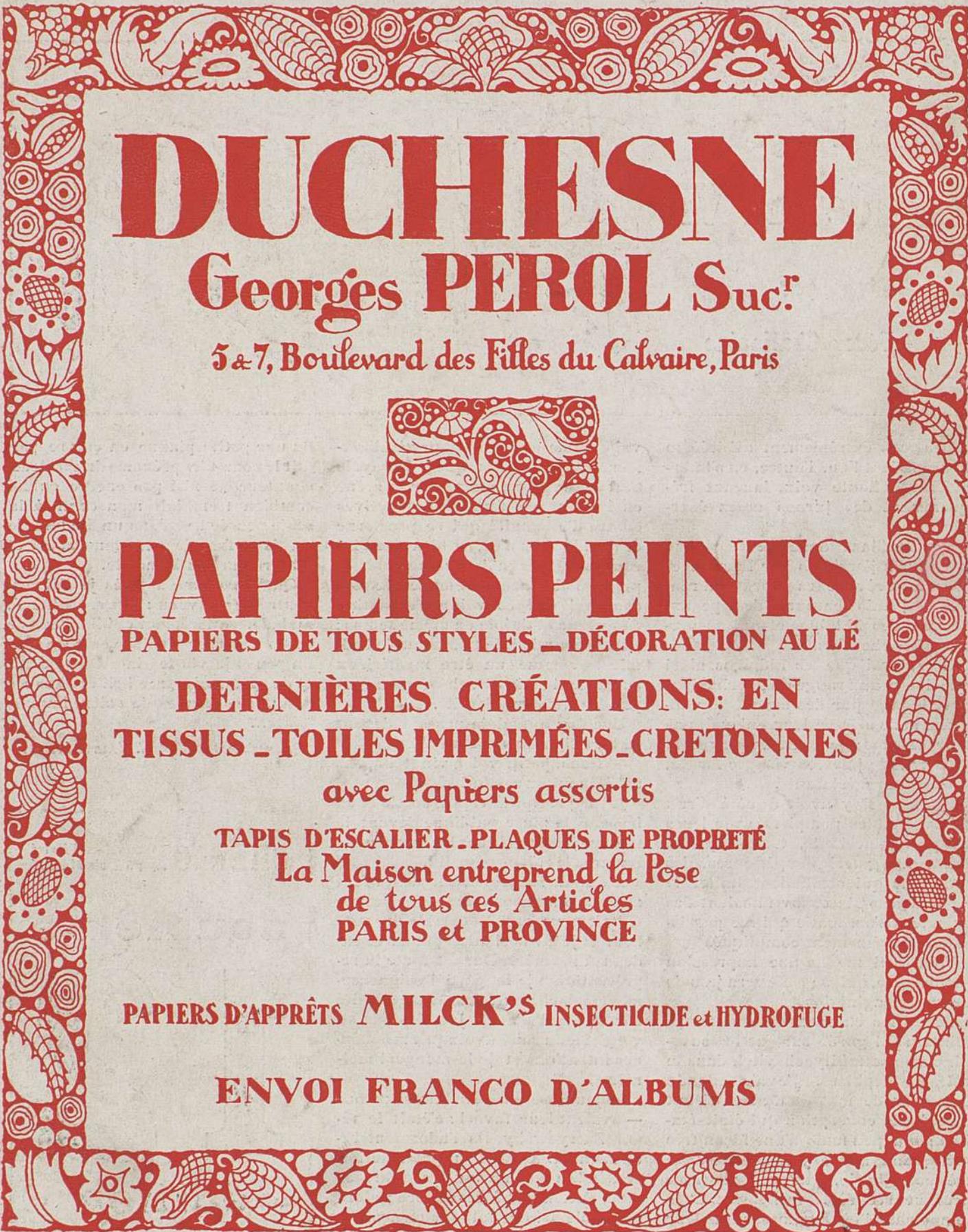
CHARLOT un volume illustré par Louis DELLUC

douzième

12

= édition =

M. DE BRUNOFF, éditeur, 32, rue Louis-le-Grand



DUCHESNE

Georges PEROL Suc.^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.